

Chaque soir il y avait de la musique au salon de Rossie-Priory ; et la charmante voix de lady Kinnaird s'y faisait entendre. Une romance écossaise me frappa ; elle était tirée d'une touchante histoire du pays, qui a donné matière à une foule de petits poèmes écossais. La voici d'après les chroniques.

*BESSY-BELL ET MARIE GRAY.*

Bessy Bell était fille du laird de Kinnaird, et Mary Gray, de lord Lynedoch. Toutes deux d'une rare beauté, se chérissaient depuis l'enfance ; et leur affection s'était tellement accrue avec l'âge, qu'elles ne pouvaient vivre l'une sans l'autre. La mort leur ayant enlevé leurs parents, les jeunes orphelines, décidées à ne jamais se quitter, s'étaient bâti un joli *cottage* aux environs de Lydenoch-house, dans le Perth-

shire, où retirées et solitaires, elles coulaient des jours tranquilles. *Burnbraes*, était leur Eden.

Mais voilà qu'une tristesse inhabituée se répand sur leurs traits. Elles ne se parlent plus avec le même empressement, ni avec le même abandon. Les deux amies ont l'air d'avoir un secret douloureux qu'elles n'osent se confier. C'est toujours la même tendresse : ce n'est plus la même confiance !

D'où venait donc ce changement ? Un jour, franchissant un fossé, le cheval d'un jeune chasseur s'abat du côté de *Burnbraes*. John Duglass, blessé, se relève ; il ne peut marcher qu'avec peine ; égaré de sa route, il aperçoit un *cottage* et y demande un asile. Bessy Bell et Mary Gray, l'accueillent avec un égal intérêt.

Duglass était aimable et beau...

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis cet événement. Le jeune chasseur ne se présentait point à *Burnbraes*, mais les deux amies l'avaient revu, tantôt ici et tantôt là, à la campagne ou à la ville. Bessy Bell et Mary Gray, ne vivaient plus aussi recluses qu'autrefois ; elles ac-

ceptaient avec empressement, dans le voisinage, certaines parties de campagne. Elles n'en étaient pas plus gaies, il est vrai : mais la dissipation leur était devenue tout-à-coup un besoin. Le temps change les caractères, disaient-elles. Le *temps* n'était pas le mot propre ; il eût fallu dire : *l'amour*.

La peste de 1666 éclate sur l'Écosse. Le Perthshire est ravagé par la contagion. Adieu les plaisirs et les fêtes ; on n'entend parler que de maladies et de décès. Chacun s'isole et fuit ses semblables. Consternation générale.

Les orphelines de Burnbraes, protégées par la Providence, n'ont point encore été frappées par le fléau. Néanmoins une souffrance poignante est la continuelle expression de leur physionomie. Elles s'embrassaient parfois en pleurant.

« — Je voudrais mourir, disait l'une.

— Et moi aussi, répondait l'autre.

— Ah ! Mary ! reprenait la première, nous ne nous aimons plus comme autrefois !

— Crois-tu ? répliquait la seconde. »

Et leurs larmes se remettaient à couler avec

une nouvelle abondance ; et elles ne se demandaient pas pourquoi.

« — Mary ! dit un matin Bessy Bell à sa compagne. Je souffre horriblement ; je veux me retirer plusieurs jours à Kinnaird dans le *carse de Gowrie* ; j'ai peur que la contagion ait soufflé sur moi ; et je ne veux pas qu'elle t'atteigne.

— Je comprends ; tu voudrais partir ; et tu me défends de t'accompagner. Mais si tu venais à mourir, est-ce que je pourrais te survivre ?

— Je me le demandais, Mary.

— Et qu'est-ce que tu t'es répondu ?

— Je ne sais... je n'ai plus d'idées.

— Ecoute, Bessy Bell ! reprend Mary d'une voix plaintive. Il s'est passé, depuis quelques temps, je ne sais quel désordre dans nos esprits, qui a troublé la paix de nos cœurs. La peste en serait-elle la cause ?

— Non, répond Bessy Bell en passant sa main sur son front avec une sorte d'égarément : non, l'épidémie n'est pour rien dans le dérangement de notre être. Il doit y avoir autre chose.

— Je suis du même avis : Bessy Bell. Mais *cette autre chose*, qu'est-ce que c'est?...

— Là est la grande question. N'y aurais-tu jamais réfléchi?

— Si fait. Mais aussi, comme toi, *je ne sais, je n'ai plus d'idées.*

— Mary! reprend Bessy Bell d'un ton grave. Je me suis scrupuleusement interrogée : nous sommes toutes deux dans l'erreur ; notre amitié n'a subi aucune altération ; nous nous aimons toujours de même ; seulement... je crois... il me semble...

— Achève!.. que te semble-t-il?..

— Que la vie à plus d'un mobile ; que plusieurs sentiments... ou intérêts... peuvent s'allier sans se nuire ;... que le tout est de savoir les comprendre... et les diriger ; qu'en s'expliquant... on peut s'entendre ; et qu'enfin..... n'est-ce pas, Mary ?

— Oui c'est possible : Bessy Bell ; mais, franchement, ce n'est pas clair.

— J'y réfléchirai davantage ; et c'est pour cela que je m'en vais. Tiens ! chère Mary ! j'ai un plan. Je reviendrai te le soumettre. Oh ! si

je ne meurs pas, d'ici là, avec quelle joie nous nous retrouverons ! et pour nous aimer plus que jamais !..

— C'est un bien beau plan, Bessy Bell. Mais, je ne sais pourquoi, j'en ai peur.

— Tu as tort : Mary ! tu verras. Mais, avant de quitter Burnbraes, j'ai une grâce à te demander. Promets-moi que, quelque chose qui advienne, il n'y aura jamais aucun refroidissement dans notre amitié.

— Je te le jure. Et toi ?

— Moi de même. »

Bessy Bell part le lendemain. Mary Gray l'a vue s'éloigner avec un affreux serrement de cœur ; puis seule, au fond de sa chambre, et toute à la secrète pensée qui depuis longtemps la dévore : — « Hélas ! murmure-t-elle tout bas, *il* est peut-être mort maintenant. »

John Duglass avait été frappé par le fléau ; et les deux amies le savaient. D'après la fatale nouvelle arrivée à Burnbraes, Duglass, réfugié à Perth, était à son heure suprême.

« — Oh ! sans mon dévouement à Bessy Bell, continuait la pauvre Mary, je me serais

déjà rendue où *il* est ; j'aurais été *le* secourir. La seule chose qui m'a arrêtée, c'est que, pouvant rapporter la peste avec moi, j'aurais tué ma pauvre compagne... celle que je préfère à tout... excepté peut-être à Duglass : et encore sais-je s'il l'emporte ! »

La naïve jeune fille, en prononçant ces mots, jetait sur ses épaules un plaid écossais, s'enveloppait la tête d'un voile, et sortait à pas pressés de sa demeure. Soudain, s'arrêtant sur la route :

« — Où vais-je ? se demande-t-elle. »

Et, reprenant sa marche, elle ajoute :

« — Je vais voir s'il existe encore. »

Elle arrive à Perth; elle frappe doucement à la porte de la maison de Duglass. Il est, dans son lit, expirant. Elle avait le visage caché; elle pense que dans l'état de fièvre où est le malade il ne pourra la reconnaître. Personne ne saura sa démarche. L'épidémie a brisé toutes les sociétés. Qui penserait, au milieu des calamités publiques, à des convenances sociales ! Marie Gray veut s'assurer par elle-même de l'état du mourant ; et, si elle ne peut le sauver, du moins elle aura pu le

regarder encore, lui adresser tout bas un dernier adieu, prier pour lui au pied de son lit.

La porte s'ouvre devant elle. L'appartement était obscur : on en avait fermé soigneusement les rideaux et les volets pour qu'une trop vive lumière ne fatiguât pas les yeux affaiblis du malade ; elle s'avance à pas légers. Duglass reposait en ce moment ; Mary Gray aperçoit à son chevet la blanche figure d'une femme. Elle approche.... O ciel !... un cri sourd. Cette femme !... c'est Bessy Bell.

Mary Gray reste confondue. Les deux amies, en face l'une de l'autre, auprès du jeune Duglass, se regardent sans se parler. Que de pensées au fond de leur âme ! Pâles, immobiles, glacées, elles semblaient deux statues funèbres auprès d'un sarcophage. Mary rompt enfin le silence.

« — Eh quoi ! Bessy Bell ! tu l'aimais ? »

— Oui, Mary ! de toute mon âme. Et toi ! toi aussi, n'est-ce pas ?

— Tu le vois bien : puisque me voici.

— Pourquoi m'avoir caché ton amour ?

— M'avais-tu avoué le tien ?..

— Mary, ce n'était pas nécessaire. Tiens ! convenons-en, toi et moi, nous faisons nos efforts pour ne pas nous comprendre, mais au fond nous nous devinions. Nous étions rivales, nous le savions, mais nous voulions nous le cacher. Et, en cela, étions nous coupables ? Non : car cela prouvait que nous regardions l'amour comme un intrus qu'il ne fallait pas admettre au sanctuaire de l'amitié. Te rappelles-tu nos promesses ? Oh ! je tiendrai la mienne, Mary !

— Et moi aussi... jusqu'à la mort.

— Ah ! ne parlons pas de tombeau !

— Pourquoi ? nous y touchons. Regarde ! »

Le visage inanimé du mourant semblait déjà en effet ne plus appartenir à la vie. Ses paupières étaient fermées. Néanmoins son front mâle et ses nobles traits, conservaient encore leur charme.

« — Quel dommage ! dit Bessy Bell. Mourir déjà ! si jeune et si beau !

— C'est toi que sans doute il aimait ? demande Mary d'une voix tremblante... Que, du moins, il aimait le mieux ?

— Moi !.... réplique vivement Bessy Bell. J'allais te faire la même question !

— Vraiment ? reprend la fille de Lynedoch. Eh bien ! ne nous répondons pas ; ne cherchons à rien découvrir. La tombe emportera son secret.

— Mais s'il survit ?

— Il choisira.

— Et, moi sa femme, ou toi la sienne, nous continuerons à nous aimer de même ?..

— Oh ! j'en répondrais, quant à moi !

— Mon cœur aussi, Mary ! en est sûr.

— Bien : je me sens maintenant moins malheureuse, dit la douce amie de Bessy Bell en poussant un profond soupir. Adieu ! je te laisse avec lui. Tu seras aujourd'hui sa garde ; mais, demain, tu me céderas ta place. Je veux avoir mon tour.

— Tu l'auras. »

Et Mary retourne à *Burnbraes*.

Le lendemain, Bessy Bell, au chevet du lit de son amant, s'attendait à revoir son amie. Duglass avait repris des forces. Son regard se fixait sur la fille du laird de Kinnaird avec l'ex-

pression de l'amour et de la reconnaissance.

Elle se dit tout bas : « *il m'aime.* »

Le malade entr'ouvre ses lèvres.

« — Je suis sauvé, murmure-t-il. Comment aurais-je pu mourir ! deux anges gardiens près de moi !

— *Deux !* dit Bessy Bell étonnée.

— Hier, réplique Duglass, mes yeux ne pouvaient regarder, mais mon âme pouvait entendre. J'ai senti Mary Gray près de moi.

— Vous l'aimez ? reprend la jeune fille avec un accent doux et triste.

— Ah ! qui ne l'aimerait ! dit Duglass. »

Puis, pressant la main de Bessy Bell, avec une expansive tendresse.

« — Comme mon cœur bat ! poursuit-il : Vous lui avez rendu l'existence. Il renaît par vous et pour vous.

— Mary Gray viendra tout-à-l'heure ; interrompt Bessy Bell à voix basse.

— Qu'elle vienne ! s'écrie Duglass. Oh ! qu'elle vienne ! je l'attends. »

Son accent était passionné. La fille du laird de Kinnaird demeure un instant sans parole.

Tombée dans une morne rêverie et la main appuyée sur son front, elle semble cacher ses larmes.

Tout-à-coup se levant avec un mouvement de terreur :

« — Ah ! s'écrie-t-elle, il est midi ; et Mary Gray n'est pas venue !... Mon Dieu ! que lui serait-il arrivé ?.... »

Elle s'élançe hors de la chambre. A peine a-t-elle dit adieu à son amant ; un horrible presentiment s'est emparé d'elle ; il la poursuit, il la domine ; elle court au cottage de Burnbraes. Elle entre, elle appelle Mary.

Hélas ! Mary Gray, dans la chambre de Duglass, avait respiré l'air fatal.... Elle a reçu le coup de la mort.

« — Bessy Bell ! ne m'approche pas ! dit la pauvre victime étendue sur sa couche funèbre. L'épidémie te frapperait. Je me meurs, retourne vers lui !..... je ne t'ôterai plus ta place.

— Non Mary, tu la reprendras ! répond son amie éperdue ; et je ne te la retirerai plus.....

pour son bonheur... le tien... le nôtre ; et tu la garderas : car il t'aime.

— Il te l'a dit ?

— J'ai cru le comprendre.

— Nous ne devons pas questionner.

— Il est vrai : j'ai eu tort, n'importe. Il t'aime, il sera ton mari.

— Tu t'es trompée. Je sens le contraire. »

Mary expira dans la nuit.

Duglass, une semaine après, était complètement guéri. Inquiet de n'avoir revu ni Bessy Bell ni Mary Gray, depuis qu'elles s'étaient rencontrées chez lui, il saisit le premier moment où ses forces le lui permettaient, et court, en hâte, à *Burnbraes*.

Hélas ! les deux amies étaient mortes. Il ne trouva que leurs cercueils. Sur lequel pleura-t-il le plus ? Ce fut impossible à connaître : ils étaient dans la même tombe (1).

(1) Ce tombeau, où reposent les deux célèbres amies, est à *Dronach-haugh*, sur les bords de la rivière d'Almond.

### XIII

Il était arrivé le cruel jour de la séparation. Je quittai *Rossie-Priory* avec une véritable douleur. Hélas ! à l'automne de la vie quand on se sépare de ceux qu'on aime, sait-on si on les reverra !.. On ne doute de rien aux jours de la jeunesse et de la confiance : la carrière paraît si longue : on est comme sûr d'y retrouver ce qu'on y cherchera ; mais, au déclin de l'existence et des forces, on n'a plus foi à l'avenir. La terre s'est désenchantée. On a tant vu s'ou-